

# LES EPIDEMIES, BREVE HISTOIRE ET ANECDOTES MOINS CONNUES

Alain de Meeûs d'Argenteuil

## L'immunité des populations

Face aux dangers bactériologiques, l'homme oppose ses facultés naturelles de résistance : c'est son immunité. De tous temps, l'immunité de chacun participe à l'immunité des groupes humains et des populations. En outre, à l'occasion des progrès scientifiques, les lacunes de l'immunité biologique vont être enfin contrées par les moyens de défense culturels (ex : l'hygiène et toutes les mesures impliquant la société et leurs gouvernements) et par les formidables moyens technologiques (désinfectants, antibiotiques, vaccins).

Le monde des êtres vivants nous apparaît faussement harmonieux en période calme, mais l'équilibre peut être déplacé par des micro-organismes délétères, ce qui nous projette dans un système chaotique, évoluant vers un autre équilibre, défavorable à l'homme et obéissant à un autre déterminisme.

Dans cette lutte sans cesse renouvelée contre chaque épidémie, les attitudes, les réflexes de défense n'ont pas réellement changé, quelqu'en soit l'époque.

Ainsi, un des titres de cet article ne pourrait-il être l'interrogation suivante : « **Faut-il fuir l'épidémie ?** » et tout au long de l'analyse historique ne trouve-t-on pas les comportements proches de ceux qu'on a vus lors du long épisode du *sras*, qui a affecté l'Asie et le Canada. Réactions trop tardives et attitudes égocentriques pourraient même se voir comparées à certains aspects de la *grande canicule* de l'année 2003 !

## L'Antiquité et les témoins d'épidémies exceptionnelles

Les épidémies sont bien connues et redoutées, dès l'antiquité : la Bible relate des fléaux semblables survenus aux philistins et aux assyriens. La *Cinquième Plaie d'Egypte*, une des menaces de Moïse contre le Pharaon et son peuple, est une épizootie qui aurait frappé les animaux domestiques et tué les dromadaires, les chevaux, les ânes et les caprins des égyptiens; une vue d'optique gravée au XVIIIème siècle montre la scène de désespoir des égyptiens au milieu de leurs animaux étendus autour d'eux. William Turner peignit une toile écrasante sur le même sujet et ce tableau, conservé à Indianapolis, a marqué un tournant dans sa carrière : seule une pyramide blanche émerge d'un paysage ravagé et obscurci, cerné au premier plan d'un monticule de chevaux morts.

Le terme latin *Pestis* désigne toutes les grandes maladies épidémiques, plus ou moins confondues par les différents auteurs d'ouvrages médicaux (peste, variole, typhus, dysenterie). Hippocrate et Galien résumèrent, dans une courte formule, le conseil donné en cas d'épidémie : « *cito, longe, tarde* », c'est-à-dire fuir aussitôt, au loin et longtemps ! Thucydide raconte l'épidémie appelée la *peste d'Athènes* (430 av. J-C.), celle qui vit périr Périclès (peut-être le typhus ?). Les Carthaginois subirent une autre *peste*, dite de *Syracuse*, lors du siège de Syracuse (396 av J-C.).

Varron, encyclopédiste célèbre et contemporain de César, concevait déjà l'existence d'animaux minuscules, qu'on ne peut voir mais qui passent par la bouche et les narines, et qui causent de graves

maladies. Les savants, devant le phénomène contagieux, ont eu souvent cette intuition : Girolamo Fracastore (1478–1553), dans un ouvrage intitulé « de la contagion et des maladies contagieuses », affirmait sa théorie de micro-organismes se transmettant par contact direct (d'un individu à un autre), par contact indirect par l'intermédiaire d'un objet, et enfin à distance. Ces hypothèses n'ont pu être vérifiées qu'avec l'arrivée de la microscopie (Anton van Leeuwenhoek 1632-1723).

## Le Moyen Age et la Peste Noire

La peste antonine est venue de la Méditerranée orientale avec les armées en campagne et ravage la péninsule et la Gaule pendant une quinzaine d'années. Elle emporta l'empereur Marc Aurèle (en 180). Vingt ans après la peste antonine, survient encore une violente épidémie de variole, la première dont on est sûr pour l'Europe.

La peste de Constantinople (ou justinienne) part d'Égypte, évolua sur quatre mois, et se présentait réellement comme la première peste bubonique, avec des bubons inguinaux et axillaires (542-549). Les victimes se comptèrent par milliers. Le Pape Pelage, mourut de cette épidémie. Son successeur, qui deviendra Saint Grégoire fit une grande procession à la fin de laquelle l'Ange exterminateur aurait déposé son glaive sur le môle d'Adrien ; la peste ayant cessé, cet endroit portera le nom de château St Ange.

Devant de telles épidémies, certains historiens parleront d'un facteur possible de retournements politiques et veulent expliquer par là le succès des successeurs de Mahomet (l'autre cause étant l'épuisement des empires sassanide et byzantin après un trop long conflit entre eux), ou encore la montée en puissance de Charlemagne profitant de telles circonstances.

La Grande peste de 1347-1348, venue de Chine où elle avait déjà tué des millions d'individus, naquit en Europe avec l'escale à Marseille d'une flottille qu'on dit porteuse d'une terrible maladie, et la peste envahit la ville, et les choses s'aggravent encore avec la transformation du bacille qui se dispense de son vecteur (la puce) pour se transmettre par les expectorations, avec une forme pneumonique : la vitesse de propagation s'accroît et la mortalité atteint un paroxysme. En quatre ans, la peste noire gagne l'ensemble de l'Europe, jusqu'en Russie. Le taux de mortalité est énorme : on estime que les villes italiennes et françaises perdent parfois la moitié de leur population. Pour les campagnes, les chiffres sont moindres, mais le manque d'information minimise peut être l'estimation. Certaines communautés religieuses perdent tous leurs membres, comme à Marseille, à Carcassonne, à Montpellier.

La peste réapparaît par poussées récurrentes, tous les neuf à onze ans, jusqu'au milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle, et avec des délais plus longs le siècle suivant.

Le minimum de la population en Europe est ainsi atteint vers le milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, rejoignant ainsi l'an Mille. Outre l'effondrement démographique, on observe une désorganisation durable de la vie économique et sociale. Fuite des citadins, mort de notables, des gens de métier utiles aux ressources, d'où de vrais mendiants, et renouvellement des cadres civils et religieux par de plus jeunes sans formation possible. Comme l'écrivit Ibn Khaldun (1332 –1406), « le niveau de civilisation décrut en même temps que le nombre d'habitants ».

Des règlements apparaissent, d'abord dans les cités italiennes, les premières à réagir, visant à protéger la population, pour s'étendre sur trois siècles au reste de l'Europe :

Il s'agit d'élire ou de nommer des responsables sanitaires, de créer un corps spécial de fossoyeurs, de mettre en place des points de contrôle aux portes des villes et le long de voies de transit. Les autorités dressent la liste des malades ou des personnes supposées être atteintes, et veillent à les isoler.

On surveille les marchés, et on vérifie d'où viennent marchandises et marchands.

Toute revente de vêtements ayant appartenu à des victimes de la peste est bien entendu strictement interdite. Les maisons des pestiférés sont partout abattues.

D'une façon empirique, l'hygiène est plus rigoureuse face à la haute contagion, et des mesures sont prises pour une grande propreté des comestibles, des citernes, des auberges, des taudis, des ruelles et des canaux (mais jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, les ordures s'entasseront encore dans les rues...)

La quarantaine consiste à isoler les voyageurs ou les marins de tout contact avec la population : sur leur bateau ou dans leur maison, puis dans un lieu collectif. Au début, ce fut dix jours, ensuite un mois, enfin quarante jours selon la doctrine d'Hippocrate qui considère que le quarantième jour est le dernier jour possible pour des maladies aiguës comme la peste (et non, comme ce fut dit, en allusion à la retraite de quarante jours passée par le christ dans le désert.)

Le lazaret est le lieu clos où s'effectue la quarantaine. Les pièces réservées à cet effet dans un aéroport s'appellent encore ainsi, car Venise avait choisi une île de sa lagune comme lieu d'isolement temporaire et sur cette île s'élevait un monastère consacré à saint Lazare.

Le cordon sanitaire consistant à isoler une cité ou toute une région est en fait un cordon militaire ! Il est né en Espagne au XVII<sup>ème</sup> siècle. Deux exemples de réussite: Dans les années 1665-67, Colbert a voulu éviter pour Paris les pertes terribles qui décimaient déjà Londres : il isole les Flandres, victimes d'une poussée épidémique, au grand dam des marchands, mais réussissant ainsi son pari. Plus tard en 1720 en Provence la dernière grande peste occidentale a nécessité des mesures coercitives d'interdiction de circulation ; autour de Marseille puis dans toute la Provence, les troupes viennent bloquer les villes et l'arrière-pays, avec finalement, devant les allers et venues qui répandent encore la maladie, la nécessité de bâtir un « mur de la peste » long de cent kilomètres, avec mur de pierres et fossé encore partiellement visibles aujourd'hui. On devra s'adapter à plusieurs reprises devant les avancées de l'épidémie. Seuls les grands états de l'époque moderne étaient ou restent capables d'imposer et de financer de telles mesures, quitte à les faire respecter de façon draconienne et à les maintenir plusieurs années, si le péril demeure.

## **La Renaissance, et toujours fuir**

En Belgique, nous n'avons, bien entendu, pas été épargné. Entre 1570 et 1590, la peste se manifesta avec une virulence particulière

Louvain perdit 36.000 de ses habitants, sa population se réduisant à moins de 7.000 personnes. Les maisons des pestiférés furent abattues et des quartiers entiers de la ville deviennent des déserts sur lesquels on établit plus tard des exploitations agricoles, dont quelques-unes existaient encore au début du vingtième siècle. L'université avait perdu presque tous ses professeurs, et en médecine il n'en restait qu'un seul. La belle institution était ruinée et dut attendre le règne d'Albert et Isabelle pour retrouver son lustre...

En France, pour une même période, citons un écrit de Montaigne, en 1585, car il illustre l'épouvante des habitants qui choisissent la fuite éperdue. Durant la peste, Montaigne, alors maire de Bordeaux, est réfugié dans sa demeure campagnarde. En juillet, deux jurats restés à Bordeaux lui écrivent pour lui demander de revenir. Ils seront déçus, recevant la réponse suivante : « Je m'approcherai mercredi le plus près de vous que je pourrai...à Feuillas, si le mal n'y est arrivé ».

En 1527, Martin Luther publiait un pamphlet « A-t-on le droit de fuir l'épidémie ? ». il y condamnait les fuyards au nom de la volonté divine, à l'origine des épidémies selon le protestantisme naissant, mais outre la légèreté de ceux qui oublient qu'il est impossible d'échapper à la volonté de Dieu, il s'opposait ainsi à l'égoïsme qui conduisait à négliger ses devoirs d'assistance envers autrui et au manque de responsabilité de ceux qui étaient habitués depuis trop longtemps à s'en remettre au clergé sous direction papale.

La carence en personnel concernait les fossoyeurs, bien entendu, du fait qu'ils étaient très exposés à la contagion. Il était courant de faire appel à une main-d'œuvre forcée, des prisonniers de droit commun, condamnés à mort, galériens, forçats à qui l'on promettait une remise de peine. malgré le risque de

graves punitions, ils se rendaient souvent coupables de vols, de pillages et de viols. Ils rançonnaient les sujets sains en les menaçant de les conduire au lazaret. Les voleurs se déguisaient en fossoyeurs pour mieux piller les maisons fermées. Tous profitaient du relâchement spectaculaire des mœurs et de l'anarchie administrative et judiciaire, faute de personnel suffisant

Les saints furent invoqués, avec saint Sébastien lors de la peste à Rome en 654, probablement pour la ressemblance entre ses propres plaies et les bubons et autres ulcères dus à la peste. Saint Roch fut contaminé au contact d'un pestiféré mais il fut secouru par saint Gothard, et à sa mort survint alors que, pris pour un espion, il séjournait dans une prison de Montpellier, sa ville natale. On trouva gravé sur le mur de sa cellule, la phrase (en latin) « tu seras le patron des pesteux ». Saint Charles Borromée très dévoué pendant la peste de Milan de 1575 connut un culte exceptionnel en Italie. Enfin, sainte Rosalie devient au XVIIIème siècle la patronne de Palerme, après qu'un culte ait, selon la tradition, arrêté une peste dévastatrice.

## Les Dysenteries, autre fléau

En Belgique, un jeton d'étrennes en argent est édité en 1779, à l'effigie du prince aimé Charles de Lorraine, à près de 500 exemplaires pour être offert aux personnalités de la cour du Gouverneur Général (qui en recevait 200 à lui tout seul). Ces jetons sont là pour commémorer l'événement le plus marquant de l'année écoulée et, en l'occurrence, il s'agissait cette fois d'une terrible épidémie de dysenterie qui ravagea le brabant, la province de Namur et surtout le Hainaut : pour Mons et Mariemont, où siégeait la Cour du gouverneur, sur 2.300 malades on apprend que 500 en moururent. C'est, pour notre pays, l'épidémie la plus forte de ce siècle.

Dès le début, on réagit : *deux professeurs* (médecine et botanique) sont envoyés sur place, *sept autres médecins sont chargés de traiter les pauvres*, deux *mémoires* sont immédiatement imprimés avec les conseils pour se préserver de cette dysenterie ou la combattre. Les convalescents et les gardes-malades *reçoivent l'interdiction d'aller aux offices religieux* ; une directive, suivie avec réticence, engageait tous les fidèles à *cesser les funérailles dans les églises, à inhumer aussi vite que possible et profondément les corps*. On pense que ces épidémies d'été sont des shigelloses ou des salmonelloses.

## Le Choléra ou la surprise du siècle

Il semble avoir été endémique en Inde, depuis les temps les plus reculés, dans les bassins fluviaux du Gange et du Brahmapoutre, avec des explosions dans les ports du Moyen-Orient. Du grec *kholera* ou flux de bile. Au Moyen Age, les croisades et les grands pèlerinages de la Mecque vont étendre la maladie vers l'Ouest. L'Europe, on en est presque sûr, a échappé au fléau jusqu'au XIXème siècle.

La première épidémie, en 1832, fut catastrophique notamment à Paris et Bruxelles. Des médecins signalent les premiers cas, mais personne n'y croyait et la presse nia le mal. En quelques semaines on vit l'épidémie s'amplifier avec certains jours cent nouveaux décès. On comptabilisa un jour que le bilan était de 13.000 malades dont 7.000 morts.

Une partie de la population croyait à des empoisonnements pour tuer les habitants, de la part de *légitimistes* opposés au nouveau gouvernement de Louis-Philippe, ou par ce que la nouvelle monarchie, pensait-on, voulait punir les *républicains*. Des émeutes violentes ont lieu, dont celle décrite par Victor Hugo qui y fait périr Gavroche. Les médecins font même l'objet d'attaques parce que, le nombre des morts qui mouraient à l'hôpital était tel, que certains pensaient que les médecins faisaient mourir les malades pour disposer de corps pour leur science. D'où aussi le refus de s'y faire conduire. Quand le premier ministre en mourut (Casimir Périer) on commença enfin à y croire...

Quand l'épidémie galope, on l'a vu lors de la récente canicule, l'ensevelissement des morts posa problème : les corbillards manquaient, et on réquisitionna les fiacres, les omnibus, les tapissières de déménageur, puis on dut se contenter de voitures à bras et de brouettes. Les fossoyeurs étant aussi insuffisants, les véhicules faisaient la file aux cimetières se disputant à qui passerait le premier ! on enterrait à la lumière des torches, car 24h. sur 24. On dut creuser de larges fosses communes, même en dehors des cimetières, pour entasser les corps les uns sur les autres, séparés par une mince couche de chaux vive.

Le peintre romantique belge Antoine Wiertz, qui vécut cette époque, a peint des tableaux et des esquisses représentant un caveau contenant un cercueil, dont l'occupant soulève le couvercle. Ce cercueil porte des cachets et des signatures de médecin, autorisant *l'inhumation*. Or celle-ci se faisait partout à *la hâte*, et les mourants entraient dans une longue agonie, qui les figeait, et leur déshydratation due à des diarrhées extrêmes les rendait froids comme des cadavres, livides, cyanosés (d'où vient l'expression « peur bleue »), immobiles, la bouche béante et les yeux grand ouverts.

Axel Munth, dans son célèbre « livre de san Michele » évoque magistralement, dans son récit sur le choléra de Naples, cet état, le *stadium algidum*. « Suivant toute apparence morts et pourtant encore vivants ». Il l'explique lui-même : « les morts et les mourants étaient tous pareils ; il n'y avait pas de temps à perdre, il y en avait des dizaines dans chaque bouge, les ordres étaient stricts, ils devaient être enterrés la nuit même. » Son propre cocher de fiacre, qui le matin l'avait conduit gai comme un pinson, était retrouvé mort dans le fiacre, quand il revint le soir.

Il décrit également la tentative des autorités sanitaires de désinfecter les égouts, mais les rats, incommodés par les vapeurs de soufre et l'acide phénique, envahirent la partie basse de la ville, se ruant comme des chiens enragés sur les cadavres.

En Belgique, les épidémies de choléra vont se suivre : 1832, 1849 (Louvain et Malines), 1853-1854, 1865 (340 morts à Soignies), 1866-1867 (3500 décès à Bruxelles ; Anspach épouvanté fit voûter la senne en 1867)

Citons les morts du choléra : Casimir Périer, Premier ministre français, en 1832 ; le roi Charles X en 1836 en exil. Tchaïkovski à Moscou, à 53 ans, à la fin du siècle et de ces épidémies.

## **La Variolisation et la Vaccination :**

En boutade, Flaubert a écrit dans son dictionnaire des idées reçues, au mot vacciné : « *Ne fréquentez que des personnes vaccinées* ».

Thucydide, encore lui, lorsqu'il évoquait une peste, signale que ceux qui avaient déjà guéri de la maladie étaient rassurés et offraient leurs services aux malades et aux mourants. Dans la plus haute antiquité, nul n'ignorait que les récurrences de la variole sont rares, ou tout au moins, qu'en cas de récurrence, il n'y avait plus d'issue fatale.

Depuis les temps reculés, en Chine, aux Indes, en Perse, on en avait déduit que pour éviter les lourdes conséquences de certaines maladies, il était important de choisir le moment où on la subissait, et qu'en définitive, il y avait moins de risques en s'infectant par inoculation (variolisation) au départ de pustules extraites de cas bénins.

L'épouse d'un diplomate anglais en Turquie avait fait pratiquer cette inoculation chez ses deux enfants, devant des médecins anglais médusés, et ceci se situe très au début du XVIIIème siècle. A Constantinople, la technique consistait à pratiquer l'incision de 3 à 4 veines, puis d'y appliquer la matière variolique, ce qui entraînait habituellement une fièvre pustuleuse très faible.

Un anglais, Edward Jenner accueillit la remarque d'une fermière affirmant l'impossibilité pour elle de contracter la variole, parce qu'elle avait eu par contact avec une vache malade, la maladie de vaccine ou *cowpox*. En 1796, un jeune enfant fut vacciné pour la première fois chez une vachère infectée par son

bétail. Coup de chance inouï, car il n'existe guère d'autre cas de maladies graves prévenues par l'inoculation d'un virus non pathogène, provenant d'une autre maladie, bénigne celle-là ! Le portrait de Jenner par le peintre François-Joseph Navez fut gravé et offert à l'Académie Royale, tout en étant dédié au corps médical belge.

C'est enfin Pasteur qui découvre en 1879 un procédé d'inactivation applicable à tous les virus : de vieilles cultures de choléra des poules, atténuées au cours d'un été n'apporte plus la virulente, lorsque le virus non vieilli est réinjecté. Dans le délai incroyable de quatre ans, il trouve comment atténuer le microorganisme de quatre maladies, dont le charbon et la rage. Une nouvelle ère commençait.

## **Bibliographie**

Bourdelaïs, Patrice, Les épidémies terrassées, Editions de La Martinière, Paris, 2003

Bricaire, François, SRAS - Pneumonie atypique, Editions l'Archipel, 2003

Catalogue d'exposition, Au temps où l'on implorait le Ciel – protection et guérison en Occident. Musée départemental de Saint-Antoine l'Abbaye, Isère 2003

Catalogue d'exposition, J.M.W. Turner, Editions de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1983

Gualde, Norbert, Les microbes ont aussi une histoire, Editions Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 1999 & 2003

Moulin, Anne-Marie, L'Aventure de la Vaccination, Editions Fayard, 1996

Naphy, William, La Peste noire. Editions Autrement, Paris, 2003

Penso, Philippe, La Conquête du Monde Invisible, Editions Roger Dacosta Paris, 1981

Schreiber, Werner & Mathys Fr. K., Infectio, Editions Roche, Bâle, 1987

Sondervorst F.-A., Histoire de la médecine belge, Editions Séquoia, 1981

Werner, Alfred et Hélène, Goetschel, Nicholas, Les Epidémies, Editions Atlande, 1999

---